

Le Lieu, Carrefour Des Identités Plurielles Dans Le Village De L'allemand De Boualem Sansal

Place, Crossroads Of Plural Identities In The German Village Of Boualem Sansal

Zineb Chih ¹, Chihab Besra ²

1- université de Médéa, faculté des lettres et des langues

zinabesra_@yahoo.fr

2- université de Médéa, faculté des lettres et des langues

chihab_besra @yahoo.fr

Reçu le:18/10/2022

Accepté le:27/11/2022

Publié le: 14/12/2022

Résumé:

En faisant Evoluer Ses Deux Personnages Principaux, Rachel Et Malrich, Dans Trois Lieux Différents, L'algerie, La France, Et L'Allemagne Et, En Multipliant Les Passerelles Entres Les Evénements Décrits (Le Terrorisme Islamiste Des Années1990 En Algérie, L'abandon Auquel Sont Livrés Les Immigrés Dans Les Banlieues Françaises Et La Shoah), Boualem Sansal Dans *Le Village De L'allemand* Explique A Son Lecteur Comment Les Identités Plurielles Se (Re)Construisent. En L'invitant A Un Pèlerinage Entre Plusieurs Systèmes De Référence Et Différents Espaces, Il Semble Lui Signifier Que L'attitude Qu'il Doit Adopter, En Lisant Son Récit, Est Bien Celle D'un Fédérateur Qui Rassemble Les Parties, Les Compare, Les Superpose Pour Donner A Voir La Totalité D'une Identité En Fragments.

Mots Clés :Identité, Systèmes De Référence, Lieu, Passerelles, Reconstruction

Abstract:

By Changing Its Two Main Characters, Rachel And Malrich, In Three Different Places, Algeria, France, And Germany, And By Multiplying The Links Between The Events Described (The Islamist Terrorism Of The 1990s In Algeria, To Which The Immigrants Are Delivered In The French Suburbs And The Shoah), Boualem Sansal In *The German Village* Explain To His Reader How Plural Identities Are (Re) Constructed. Inviting Him To A Pilgrimage Between Several Reference Systems And Different Spaces, He Seems To Tell Him That The Attitude He Must Adopt When Reading His Text Is That Of A Federator Who Gathers The Parts, Compares And Superimposes Them In Order To Show The Totality Of An Identity In Fragments.

Key Words

Identity, Reference Systems, Place, Links, Reconstruction.

Introduction

Réalisant qu'elle ne peut demeurer prisonnière des thématiques inhérentes à l'ère coloniale qui l'a vue naître, et se rendant compte que le débat sur la question identitaire doit dépasser l'étroitesse du cadre territorial et s'élever à un stade planétaire, la littérature algérienne de langue française se laisse entraîner dans ce réseau complexe de relations où rien ne semble résister au tourbillon de la mondialisation.

Pour souligner cette nouvelle orientation et mettre en évidence la complexité et le caractère universel des thèmes qu'elle privilégie, nous avons choisi de proposer une analyse interculturelle d'un texte qui semble bien en être l'incarnation. Il s'agit du roman *Le village de l'Allemand* de Boualem Sansal.

De mère algérienne (Kabyle) et d'un père allemand, les frères Schiller naissent à Ain Deb, un village algérien près de Sétif, mais grandissent en France, chez leur oncle, loin de leurs origines. Rachel (contraction de Rachid et de Helmut), l'aîné, réussit son parcours étudiant et devient cadre commercial. Il se marie avec la plus belle femme du quartier et parvient à acheter une maison.

A la différence de son frère, Malrich (contraction de Malek et de Helmut) rate ses études et passe son temps à traîner avec les jeunes de la banlieue parisienne.

Affectés d'abord par la mort de leurs parents, massacrés en Algérie par un groupe islamiste armé en 1994, puis scandalisés après avoir découvert que leur père, le prestigieux moudjahid, était un ancien nazi qui avait participé aux massacres commis contre les déportés juifs lors de la seconde guerre mondiale, les deux frères émigrés se déplacent entre l'Algérie, la France et l'Allemagne en quête de la vérité et des strates de leur identité éparse.

Notre réflexion au cours de notre démarche sera structurée autour de la question suivante : comment le lieu devient vecteur d'un processus de reconnaissance et/ou de construction d'une identité plurielle ? Il sera donc question de montrer comment, en éparpillant son texte entre plusieurs lieux, l'écrivain pose la question de l'espace et celle de la culture tout en tenant compte de ce que ces deux notions inspirent comme rapprochement, contradictions et interactions.

I. La banlieue parisienne ou la cité-ghetto

La majeure partie des événements du corpus se déroulent dans la banlieue parisienne ou ce que les frères Schiller désignent comme « la cité ».

Seulement, la cité de Sansal ne s'apparente en rien à celle de Platon. Il s'agit plutôt d'un lieu promis à l'abandon, un ghetto à l'américaine où les conflits sont ce qu'il y a de plus présent.

Elle est perçue comme une partie détachée de la ville (Paris) et du reste de la France. L'écrivain la décrit comme une zone sensible où se cumule une infinité de problèmes et de tares sociales :

Notre vie à nous, c'est la cité, l'ennui, la chape de plomb, les crises entre voisins, la guerre des clans, les opérations commandos des islamistes, les descentes de police, les échauffourées, le va-et-vient des dealers, les brimades des grands frères, les manifs, les rassemblements funèbres. (p. 26).

Ceux qui habitent cette localité sont des émigrés, affluant de la rive sud de la méditerranée et des autres pays africains dans l'espoir de voir les conditions de leur vie s'améliorer : « Les copains viennent tous de quelque part où court la guerre, où frappe la famine » (p. 26).

L'écrivain se focalise sur la description de ce lieu pour mettre au jour la position nettement désavantagée de ses habitants. Il représente ces derniers comme étant une communauté à honnir et met l'accent sur les stratégies qu'ils emploient pour lutter contre ce qu'ils considèrent comme injuste. Il explique les causes profondes de leur exclusion et critique sans ménagement ceux qu'il tient pour responsables de cette situation.

Pour décrire la vie des émigrés au sein de la cité, Sansal s'engage dans trois logiques d'identification différentes : ethnique, territoriale et religieuse :

I.1. La différenciation ethnique

Dès les premières notes des journaux des frères Schiller, nous pouvons deviner l'angle que l'écrivain choisit pour appréhender les événements. C'est à travers leur position d'émigrés, d'origines algéro-germaniques, que ces deux personnages proposent leur version des faits. Le ton qu'ils adoptent pour s'individualiser, selon Barthes, est ethnique. Il leur semble le plus adéquat pour analyser la question d'identité d'un émigré, vivant dans une banlieue française :

« Dans n'importe quelle forme littéraire, il y a le choix général d'un ton, d'un éthos, si l'on veut, et c'est ici précisément que l'individu s'individualise clairement parce que c'est ici qu'il s'engage » [1].

Pour affirmer cette singularité, Sansal se penche sur la description des émigrés en tant qu'Arabes (tonton Ali et tata Sakina), Kabyles (Momo, le fils du boucher halal), et Africains (Togo au-lait). Il insiste sur ces origines qui dictent aux habitants de la cité le rapport spécifique qu'ils entretiennent avec les événements en soulignant l'impossibilité de penser l'identité des émigrés sans se heurter aux frontières ethniques.

Sansal met en évidence la solidarité des banlieusards contre ce qui menace leurs spécificités. Il mentionne leur refus de s'aligner derrière les idéologies dominantes qui prêchent l'unanimité culturelle et sociale et renie la réalité pluraliste des émigrés de la cité. Les injustices semblent renforcer leur unité et donner naissance à ce genre de compassion que la douleur commune crée au sein d'une communauté.

Ce zèle éprouvé du fait de leur singularité, attisé par le besoin de se réfugier dans leur groupe social, apparaît telle une stratégie de protection face aux iniquités ainsi qu'aux intrusions menaçantes (culture de la terre d'accueil, islamisme...), comme l'explique Catherine Coquery-Vidrovitch dans son analyse du comportement ethnique : (Pour résister à une intrusion quelconque), quoi de plus naturel, de plus viscéral, que de se référer à son propre passé, à son histoire antérieure, bref à son ethnie et à sa représentation mythique» [2].

I.2. La différenciation territoriale

Quoique présente avec acuité dans *Le village de l'Allemand*, l'ethnie existe exclusivement en tant que catégorie sociale. L'écrivain conçoit le nationalisme ethnique, dont les émigrés sont les premières victimes, comme dangereux et source de conflit et de division.

Comme projet, Sansal opte pour une identité qui abrite en son sein plusieurs groupes culturels, une identité qui ne soit pas exclusive mais adaptée tant pour la communauté majoritaire que pour les communautés dites « minoritaires » pour éviter un éventuel déséquilibre générateur de toutes sortes de dérapages : « On ne parle que de nous à la télé. Quand la cité s'enrhume, la France crache du sang » (p.131).

Si l'écrivain souligne avec insistance les spécificités des ethnies au sein de la société française, ce n'est pas dans un dessein séparatiste. Il voudrait, en effet, faire naître un esprit national nouveau en instaurant le dialogue

entre les idéologies politiques ainsi que les cultures en présence. Pour ce faire, il propose un débat focalisé non seulement sur ce qui est commun, mais surtout sur ce qui est différent afin de bâtir sur des bases solides. Il espère faire converger les forces vers un nationalisme fondé sur la reconnaissance et le respect de l'autre :

J'ai pensé à la cité et je me suis dit que nous pourrions la changer. C'est facile, il suffit de rien, nous n'avons besoin que de nous parler et de tout dire aux enfants. Le reste viendra de lui-même, et la misère s'en ira à toutes pattes, n'ayant pas où s'accrocher. L'administration sera obligée de nous écouter, elle verra dans notre regard combien nous savons ce que nous voulons, la vérité et le respect. (p.219)

Cet extrait montre que la quête d'une identité multiple en France paraît comme un besoin pressant. Il traduit le rejet du discours politique unificateur qui ne prend pas en considération les spécificités et la diversité de la société française. Nous y observons bien comment les traits de Malrich, le fils cadet des Schiller, dépassent le cadre ethnique pour se modeler dans une matrice nationale. Son désir de voir les émigrés s'intégrer dans la société française se traduit par le recours au pronom personnel «nous», un «nous» unificateur qui rassemble. Il considère que seule une atmosphère saine et un débat rationnel sur le projet de la société à adopter pourrait constituer la panacée à tous les maux.

Le cimetière et la tombe de Rachel, au milieu de la cité, se dressent comme l'illustration du sacrifice, une concession que les citoyens, sans tenir compte de leur race ou origine, doivent faire pour construire leur pays et l'extraire aux conflits ravageurs : « Ton cimetière [...] c'est beau, c'est calme, c'est plein de fleurs, il y a des gens qui passent, des oiseaux qui chantent, des amoureux qui se parlent à l'oreille. T'es comme un roi ! ». (pp. 256-257)

Dans ce passage, Malrich a l'air d'envier son frère, mort suicidé pour faire pardonner les crimes commis par son père lors de la seconde guerre mondiale. Le cimetière, là, n'a rien de lugubre. Il se présente plutôt comme un ornement qui embellit la cité et atténue son marasme : le calme, synonyme de paix, les fleurs signe de vie et d'amour et les oiseaux autour de la tombe comme symbole de liberté et d'espoir semblent permettre à Rachel de maintenir son humanité dans un monde marqué par les hostilités. La mort semble lui procurer le pouvoir de régénérer ses capacités émoussées par les désaccords et les épreuves. Son sacrifice le fait passer pour « le grain qui tombe » [3], mais qui germe et produit d'autres grains susceptibles de

répandre l'espoir et la prospérité au sein d'une cité affaiblie par les divergences et les cris vindicatifs.

I.3. La différenciation religieuse

Bien qu'ils se définissent comme musulmans, les frères Schiller ne nourrissent aucun attachement particulier pour les croyances religieuses des leurs. Ils semblent confondre Islam et islamisme et ne paraissent pas prêts à changer d'avis.

Malrich, en particulier, accepte mal la présence des islamistes dans la cité, notamment après la mort de Nadia, tuée par un des leurs, dans une cave : « La cité était en deuil. Les hommes tenaient les murs de leurs immeubles [...]. On aurait dit des déportés qui attendent que le temps passe, que quelque chose surgisse de l'horizon [...]. Les barbus étaient dans leur mosquée à tirer des plans » (p.87).

En l'associant souvent au deuil et au désespoir, Sansal s'étonne de l'emprise de la religion sur la vie des habitants de la cité. Il insinue qu'elle teinte leur existence d'affliction pour conclure qu'elle est beaucoup plus une imposition qu'un choix.

L'écrivain considère qu'il s'agit beaucoup moins d'un regain religieux que d'un recours à des préceptes abstraits en vue de servir des fins profanes. On cherche, selon lui, à conquérir un certain pouvoir en l'absence de toute possibilité de discernement, au sein d'une communauté de crédules, abattus par la misère, comme l'explique Camus : « (Les extrémistes) mettent au-dessus de la vie humaine une idée abstraite [...] à laquelle, soumis d'avance, ils décideront, en plein arbitraire, de soumettre aussi les autres » [4].

A travers l'évocation de la mosquée comme lieu de réunions suspectes, Sansal crie au sacrilège dans la mesure où les islamistes, d'après lui, transforment la mosquée d'un lieu de culte à un lieu où s'ourdissent les complots.

En assimilant les émigrés à des déportés, l'écrivain insinue qu'il n'y a aucune différence entre ce qu'il considère comme fanatisme religieux des islamistes et le fanatisme politique des Nazis. Il s'agit, selon lui, de deux formes d'oppression, susceptibles de susciter le pire des maux.

Donnant l'impression d'être suffisamment informé, Malrich s'assigne le devoir de démasquer les islamistes pour prévenir de ce qu'il considère comme menace imminente : « Puis, je suis allé visiter l'imam dans sa cave. Ils l'ont transformée en bunker, porte blindée, soupirail grillagé, et ont

installé un mur de kapos autour. Ils m'ont fouillé au corps et mené à lui comme un prisonnier de guerre» (p.258).

Dans *Le village de l'Allemand*, l'emploi systématique du mot « cave » comme lieu de réunions des islamistes est significatif. L'écrivain y recourt souvent pour faire allusion au caractère obscur, enfermé et douteux qu'inspire ce lieu.

Ce local souterrain renvoie aussi aux instincts et aux pulsions, souvent meurtrières, à ce qui est refoulé dans l'inconscient comme épreuves difficiles, frustrations, et autres situations stressantes. A travers ce rapprochement, Sansal entend que l'extrémisme des islamistes n'est qu'une conséquence directe des injustices et des conditions difficiles vécues par les émigrés de la cité.

La visite rendue à l'Imam dans la cave s'apparente à un travail de thérapie. Elle semble nécessaire pour se défaire des terreurs et faire la lumière sur la situation vécue.

La représentation de la cave, dans le passage ci-dessus, comme une forteresse symbolise la force que vient d'acquérir les islamistes et leur implantation au sein de la société ainsi que dans les rouages du pouvoir.

L'écrivain met l'accent sur ce qu'il considère comme une fonction policière que jouent les islamistes de la cité et explique comment la religion est abusivement instrumentalisée comme un vecteur de légitimation de la violence. Il montre comment ils détectent ceux qui passent pour de «mauvais musulmans», les châtient en recourant à la répression pour les ramener dans le «droit chemin» ou les exterminer pour qu'ils servent d'exemple. C'est ainsi que le soupçon devient généralisé et l'idée que tout individu est un rival ou ennemi potentiel donne lieu à tous les abus.

II. L'Algérie : Le lieu comme repère de (re)connaissance de soi

Après avoir appris l'assassinat de leurs parents par le GIA, en 1994, les deux frères Schiller s'interrogent sur le mutisme qui entoure cette mort et se mettent, chacun à sa manière, en quête de la vérité. S'apercevant avec horreur que leur père, si vénéré au village, est un ancien nazi qui a contribué à l'extermination des Juifs, lors de la seconde guerre mondiale, et se rendant compte qu'ils n'ont pas assez de données sur leurs origines, ils décident de partir en voyage pour découvrir ce qu'ils ignorent de leur histoire.

L'envie d'aller voir l'Algérie et précisément Ain Deb, le village qui les a vus naître, se présente comme une urgence pour laquelle ils sont prêts à endurer toutes les peines et encourir tous les risques. En tenant à rétablir le lien avec la terre des ancêtres, ils semblent répondre à une profonde nostalgie comme l'explique Malrich : « j'ai besoin de sentir cette terre sous mes pieds, la sentir me porter comme un petit insecte de rien du tout » (p.159). Cette volonté de renouer avec les origines traduit surtout un besoin pressant de se connaître et se repositionner par rapport aux événements et au monde.

Au départ, le contact avec « le bled » où le paysage passe pour médiateur n'a rien de surprenant. L'image de l'Algérie qu'ils viennent de (re)découvrir ne diffère pas trop de celle des médias français et des récits de voyage où ils puisent d'habitude leurs informations :

Dans mon esprit, peu à peu, le pays s'est réduit au village. Je le voyais ainsi : [...] un vieux bourg [...], ses habitants n'ont pas de noms, pas de visages, ne parlent pas, ne vont nulle part ; je les voyais debout ou accroupis ou allongés sur des nattes ou assis sur des tabourets devant des portes closes ou des murs fissurés, blanchis à la chaux, les rues sont étroites, les maisons basses, les minarets obliques, les fontaines taries[...]. Dans le ciel, une fois l'an, des nuages passent tels des pèlerins encapuchonnés qui bredouillent dans le vide. (p.22)

Ce tableau présente l'Algérie profonde comme un pays dur, au sein duquel les conditions de vie sont pénibles : l'accablement des individus, leur torpeur, la chaleur, l'absence de toute activité susceptible d'égayer ce lieu endormi révèlent l'hostilité de la nature et son impact direct sur le mode de vie dégradé auquel sont contraints les habitants.

Cette peinture qui s'apparente aux récits orientalistes reflète la pauvreté du village mais aussi le désespoir. A côté des constructions rudimentaires, fissurées, la piste craquelée, viennent s'ajouter « les portes fermées », « les rues étroites » et « les fontaines taries », synonymes de l'absence de tout horizon prometteur.

A travers « les minarets obliques » et « les pèlerins encapuchonnés qui bredouillent dans le vide », l'écrivain semble faire allusion à la vanité du discours religieux et son incapacité à changer la misère des individus.

Quoiqu'il soit décrit comme un lieu désagréable, isolé et livré à lui-même, le village d'Ain Deb donne l'impression de gagner en humanité ce qu'il perd en modernité et urbanisme. Il semble jouir d'un certain pouvoir

affectif remarquable sur les individus. Loin des complications de la cité et ses conflits, Mimed, le fils du cordonnier et les siens, en dépit des conditions pénibles où ils évoluent, ont pu procurer aux frères Schiller ce dont ils ont toujours eu besoin : la paix : « subitement, je me suis senti heureux. Tout cela était si innocent, éternel à souhait, qu'on oublie tout, ses malheurs et ceux du monde. Cette nuit-là, j'ai dormi comme un enfant. Cela faisait longtemps ». (p.212)

Pour que sa description des événements soit fidèle à la réalité, Sansal évoque la mort comme un phénomène inhérent à la quotidienneté algérienne pendant la décennie du terrorisme. Elle semble le préoccuper jusqu'à l'accaparement de tout son être. Elle revient tout au long des notes des deux personnages principaux tel un leitmotiv, une manière de répondre à un désir ardent de ramener les morts à la vie, de les éterniser comme mémoire collective où tout le monde pourra s'identifier : « Il me semble que rien ne rattache davantage un homme à une terre que la tombe de ses parents et de ses grands parents » (p.160).

A travers son évocation, Sansal donne parfois l'impression de pouvoir la vaincre en explorant sa nature ou en l'appréhendant comme la constatation amère de l'absurdité de la vie d'où l'inutilité de toute contestation :

Mimed m'avait emmené au cimetière. [...] l'herbe avait poussé, [...]. Les martyrs étaient des morts comme les autres, rien ne les séparait, leur espace avait rejoint celui des morts naturels. Ou peut-être plus, plus justement, les morts naturels se sont-ils rapprochés des suppliciés afin de partager leur souffrances ? Bientôt, ils seront unis dans la même poussière (pp. 213-214)

Paradoxalement, la simplicité de la description du cimetière et des tombes, dans ces notes, reflète le douloureux sentiment d'être du cadet des frères Schiller et le trouble intérieur qu'il endure. Ses phrases plus ou moins courtes, formulées en asyndète, paraissent comme une fuite, une envie de se tenir à distance d'une société dont la souffrance semble sans limite. Par ce genre d'écriture, il lui est possible d'« enregistrer avec une précision toute sismographique» [5] les retentissements qu'ont eus sur lui les misères qu'affiche la quotidienneté des habitants d'Ain Deb.

Malrich n'omet pas d'insinuer que c'est le terrorisme islamiste qui a conduit à la désacralisation et à la démythification de la mort dans son pays. Omniprésente, elle devient obsessionnelle. Elle poursuit les gens, rode autour d'eux, multiplie ses formes et ses provenances et se fond dans tous les détails de leur vie.

Cette constatation, semble-t-il dire, ne doit cependant pas se présenter comme une fin désespérante. Elle doit, au contraire, être l'amorce du triomphe des hommes, dans la mesure où persister à vivre et à lutter constitue une issue salutaire et une opposition à la résignation, tout comme cette herbe qui pousse au sein de la tombe, telle une vie qui jaillit au milieu de la mort.

III. L'Allemagne, le spectre des camps de concentration

L'historicité de *Le village de l'Allemand*, outre la peinture des atrocités dont l'Algérie des années 1990 a été le théâtre, se traduit par l'évocation de certains événements qui ont marqué la Seconde Guerre mondiale.

L'écrivain semble scandalisé par ce qu'il considère comme une vague d'antisémitisme dont les Juifs furent les principales victimes. Il donne l'impression de tenir le nazisme pour responsable de toutes les brutalités et les idéologies malsaines qu'a connue l'histoire contemporaine. Il établit, à titre d'exemple, un rapprochement étroit entre ce régime et ce qu'il considère comme le fanatisme des islamistes de la banlieue française : « Hitler était le fühler de l'Allemagne, une sorte de grand imam en casquette et bleson noir. En arrivant au pouvoir, il a apporté avec lui une nouvelle religion, le nazisme » (p.114).

Il établit le même lien avec le pouvoir en place en Algérie pour le taxer de totalitarisme. Observons, à titre d'exemple ce dialogue entre Rachel et Hans, le fils d'un ancien militaire allemand, auprès duquel il est allé s'informer à propos de la responsabilité de son père dans les crimes contre les déportés juifs : « - C'est quoi FLN ?

-Le Front de Libération Nationale, le parti national socialiste du grand Raïs, vous ne le savez pas ? Bon revenons à nous, au Troisième Reich» (p.75).

Pour décrire le caractère monstrueux de ce régime, Sansal décrit certains aspects de la vie en Allemagne comme étant peu radieux, voire sinistres. Il se focalise notamment sur la description des lieux, les sachant véhiculaires des bribes identitaires des individus et des groupes sociaux :

Dans la profondeur allemande, [...] il ya une immobilité qui fascine, une angoisse qui ramène aux premiers âges quand tout était dans le mystère des pierres et le recueillement des âmes [...]. J'ai traversé des banlieues immobiles, des villages immobiles, des campagnes immobiles et des gens immobiles devant leurs portes, dans leurs champs, penchés sur des engins

immobiles. J'ai vu des corbeaux compassés au sommet d'arbres hiératiques et j'ai aperçu au loin, dans la brume, des routes désertes disparaître dans l'au-delà. Tout le mouvement est sur l'autoroute, mais on le devine comme une évidence criante, l'autoroute ne fait pas partie du pays, [...] un moyen de le tenir à distance. (p.67)

Sansal, à travers cette description, rend compte des retentissements catastrophiques de la guerre sur les individus. Il semble atteindre les réalités que les Allemands tiennent vainement à dissimuler. Il donne l'impression de descendre dans les coins les plus enfouis de leur vie et de leurs âmes où tout paraît glacial, superficiel et irrémédiablement mystérieux.

En insistant sur l'immobilité qui caractérise les aspects sociaux chez la population allemande, l'écrivain invite le lecteur à mesurer ce que la guerre a instauré dans les cœurs, au point où l'individu, se trouve contraint de se replier sur lui-même pour échapper à de nouvelles déceptions, susceptibles d'exaspérer sa solitude et son amertume.

L'écrivain, à travers ce tableau dépréciatif, fait allusion à l'histoire. Il semble signifier que la population, fondamentalement seule, est en train d'assumer, en silence, son passé meurtrier et sanguinaire, décidé par ceux qui la gouvernaient.

Sansal décrit les lieux comme étant macabres, sans âme et sans vie. Cela est perceptible à travers l'évocation des routes désertes (censées fourmiller de gens), des pierres (signe de cruauté et de primitivité), du corbeau, (symbole de la mort). Les autoroutes, elles-mêmes, qui renvoient généralement au mouvement et à l'urbanisation, ne réussissent pas à aérer ce climat d'angoisse et de désespoir chez les individus. Pis encore, elles ne font qu'exaspérer chez eux des sentiments de méfiance et de xénophobie.

Derrière le caractère « super-organisé » (p.75) des villes en Allemagne où « tout se ressemble » (p.70) et respire « Une santé toute germanique » (p.66), se dissimulent l'abattement et le néant. Observons, à titre d'exemple, ce qu'une ville allemande inspire à l'écrivain :

Une ville ordonnée et chaotique à la fois, avec ses périmètres bien marqués, ses immenses avenues, ses places d'armes vastes à décourager un marathonien, ses bâtiments administratifs sans charme, ses quartiers huppés avec leur demeures farfelues, leurs châteaux romanesques, son église opulente... (pp. 269-270)

L'aspect moderne des villes qui reflète l'attachement particulier des Allemands au progrès, au faste, au sens de l'organisation et à la rigueur, n'est décrit par l'auteur que mettre en exergue ce caractère affecté d'une

existence qui manque de profondeur et d'intimité. Tout est dénudé de chaleur humaine et de vie réelle. La vastité des espaces et la solidité des bâtisses, dans ce passage, semblent accentuer le sentiment d'insécurité chez les gens et dissimuler leur défaillance affective.

La rigueur et le sens aigu de la discipline apparent dans plusieurs aspects de la vie des Allemands a rappelé aux frères Schiller les enseignements que leur père leur a toujours inculqué, depuis leur tendre enfance : « un ordre est un ordre ¹ » (p.58), ne cessait-il pas de répéter lorsque ses fils mettaient du temps à exécuter ses instructions.

L'observation de la vie Allemande a permis à Rachel et à Malrich de comprendre pourquoi leur père a préféré la simplicité de la vie au village de Ain Deb à la modernité et l'urbanisation des villes allemandes. C'était pour fuir le marasme que la guerre répandait partout en Allemagne et rompre définitivement avec le régime nazi après avoir pris acte de sa décadence.

Conclusion

A la lecture de *Le village de l'Allemand*, il nous est offert de voir comment Sansal fait de son récit une œuvre méditative qui s'ouvre d'abord dans le doute pour s'achever ensuite dans la certitude : à travers la description de la relation des personnages principaux de son roman avec différents lieux (la banlieue française, le village d'Ain Deb, l'Allemagne), il nous est donné d'observer les différentes strates susceptibles de composer une identité. En suivant la longue trajectoire que l'écrivain trace avec ses observations et ses réflexions sur ce rapport, nous comprenons comment cette dernière prend sa source dans plusieurs cultures différentes.

En évoquant les expériences horribles de deux guerres : la seconde guerre mondiale et celle de l'Algérie des années 1990, Sansal « fait échapper son texte à son époque » [6]. Il élève le débat sur l'identité à un stade planétaire pour souligner la complexité et le caractère universel des conflits armés. Il donne à constater qu'aucun lieu n'est à l'abri des répercussions que suscite une guerre, que le monde entier se trouve entraîné dans un réseau de relations de dépendance, dans le tourbillon implacable de cette machine dévastatrice.

¹ Traduction de l'expression allemande « Befehl ist befehl », proposée par l'auteur lui-même.

Références

- [1] BARTHES Roland, « Délibération », in *Œuvres Complètes 5*, Ed. Eric Marty, Paris, Seuil, 2002, p. 668.
- [2] COQUERY-VIDROVITCH, Catherine, « Histoire et intégration des communautés : le cas du Burcuna-Fasso », in *Journal of world-systems research*, vol. 6, n° 03, Fall/winter 2000, p. 834.
- [3] Evangile selon Jean 12 : 24 « Je vous le déclare, c'est la vérité : un grain de blé reste unique s'il ne tombe pas en terre et ne meurt pas. Mais s'il meurt, il produit beaucoup de grains ».
- [4] CAMUS Albert, *L'homme révolté*, Paris, Gallimard, coll. Folio / Essais, 1985, p. 218.
- [5] Dorrit Cohn, *La transparence intérieure*, Paris, Seuil, 1981. p. 181.
- [6] PACHET Pierre, *Les baromètres de l'Ame. Naissance du journal intime*, Paris, HACHETTE Littératures, 2001, p. 123.

Bibliographie

- BARTHES Roland (2002), « Délibération », in *Œuvres Complètes 5*, Ed. Eric Marty, Seuil, Paris.
- CAMUS Albert (1985), *L'homme révolté*, Gallimard, coll. Folio / Essais, Paris.
- COHN Dorrit (1981), *La transparence intérieure*, Seuil, Paris.
- COQUERY-VIDROVITCH (Catherine), « Histoire et intégration des communautés : le cas du Burcuna-Fasso », in *Journal of world-systems research*, vol. 6, n° 03, Fall/winter 2000, 827- 839.
- PACHET Pierre (2001), *Les baromètres de l'Ame. Naissance du journal intime*, HACHETTE Littératures, Paris.
- SANSAL Boualem (2008), *Le village de l'Allemand*, Gallimard, Paris. (Corpus d'étude)